



SOMA MORGENSTERN

Fuite et fin
de Joseph Roth

LIANA LEVI



piccolo

Soma Morgenstern

Fuite et fin de Joseph Roth

Souvenirs

*Traduit de l'allemand
par Denis Authier*

Notes et postface
d'Ingolf Schulte, éditeur du texte original

« Sans cesse Morgenstern éprouve à quel point le travail de la mémoire est faillible : “Elle manque, quand il s’agit des dates et des prénoms. Mais cela fut toujours ma faiblesse”. »

Lettre à Gershom Sholem,
citée dans la postface d’I. Schulte,
p. 434.

Sommaire

Premières rencontres	11
1914	30
1916	38
L'assimilite (1920)	45
Une voix droit sortie du XVIII ^e siècle	56
1928	66
<i>Schulz, mentor de Joseph Roth</i>	81
Tour du Ring avec anecdotes	97
1929-1931	103
<i>avec Robert Musil</i>	108
Comment Joseph Roth humilia Rudolf G. Binding	123
Comment Joseph Roth couronna le vieux Geck 1934	125
<i>Hommage funèbre à Dollfuss</i>	131
Notre ami Tschuppik	180
Automne 1937	187
Les femmes de sa vie	197
Son combat contre la psychiatrie	207
Rencontre avec le docteur Skowronnek	211
Stefan Zweig ne touche pas à un fusil	234
Mars 1938	249
L'argent, l'argent, toujours l'argent	260
Souper de bouillabaisse avec intermezzo	278
L'entourage de Joseph Roth	294
Ma lettre à un nazi et ses suites	301
	339

« Mon ami Fingal »	343
Son dernier printemps parisien	346
Le discours du souvenir	360
La première attaque de delirium	365
La fin	371
Les derniers jours	393
Épilogue	401
Post-scriptum	403
Postface de l'éditeur (traduite de l'allemand par Sylvie Perron)	419
Index des noms	443

Premières rencontres

En 1909 ou peut-être en 1910, je suis allé à Lemberg, nom que portait la ville de Lwów, encore autrichienne en ce temps-là¹, pour participer à une conférence des lycéens sionistes de Galicie. J'étais l'un des cinq plus jeunes délégués et notre benjamin s'appelait Roth – Léon Roth – circonstance à laquelle je dois d'avoir fait dès cette époque la connaissance de Joseph Roth. À la fin d'une séance, un garçon s'approcha de notre groupe et me demanda: «Tu t'appelles Roth?» J'indiquai mon vieux copain, le petit Léon, qui avec son affabilité coutumière lui tendit aussitôt la main, en disant: «Roth, c'est moi.»

Le nouveau venu parlait si mal polonais que Léon l'engagea à passer au yiddish. De leur bref entretien il ressortit que ce délégué se prénommaient Joseph et fréquentait un lycée allemand à Brody – d'où sa méconnaissance du polonais. Il demanda si l'un de nous savait l'allemand. Je m'approchai de lui. Il fut très déçu en apprenant que notre Léon ne lui était pas apparenté.

1. Capitale de la Galicie: Lemberg en allemand, Lwów en polonais, Lvov en russe, Leopold en français, etc. Depuis 1945 fait partie de l'Ukraine et son nom est Lviv. Il faut préciser, dès le début de ce livre, que sous la plume de l'auteur «Autriche» et «autrichien» se rapportent, sauf indication contraire, à tous les pays de l'ancienne monarchie, dissoute en 1918. (*N.d.T.*)

Joseph Roth avait alors quinze ans. Les cheveux blonds, des yeux bleus futés, des pommettes fortement accusées, un tout petit bout de nez et pour ainsi dire pas de menton. C'était un être menu et doué d'une singulière légèreté de mouvements. Il me plut beaucoup. Le lendemain, désirant obtenir davantage de renseignements sur le lycée allemand de Brody, je m'enquis de lui auprès des délégués de cette ville. L'un d'eux, qui disait bien le connaître, m'apprit que le petit « Jossele » n'était le délégué de personne et qu'apparemment il s'était insinué dans la conférence par pure curiosité. Soif de nouveautés et débrouillardise : il avait déjà les qualités du *reporter*; moi-même, je n'aurais pas su ce que ce mot voulait dire. Nous ne le revîmes plus pendant les cinq jours que dura la conférence.

À Vienne, nous le croisions de temps à autre dans la cour de l'université¹. Comme j'étais en droit et lui en lettres, nous nous rencontrions souvent mais toujours de façon fugitive. Ce ne fut pas une amitié au premier regard. Il fallut du temps pour que se produise entre nous un rapprochement.

À cette époque commençaient à éclater des affrontements interminables entre les nationaux-allemands antisémites, précurseurs des nazis, et les étudiants juifs. Ceux-ci auraient été une minorité bien faible s'ils n'avaient reçu main forte des étudiants yougoslaves et tchèques. Les rixes pouvaient se poursuivre des heures durant, principalement dans la cour de l'université où la police n'avait pas le droit d'entrer selon la loi autrichienne, mais aussi sur la rampe qui y donne accès. Bien que n'appartenant à aucune

1. Joseph Roth était arrivé à Vienne à l'automne 1913.

organisation étudiante, je me sentais le devoir de ne pas rester neutre. Un jour de bagarre, comme nous nous rassemblions dans le Votivpark, sous l'université, pour gravir la rampe en rangs serrés, Joseph Roth arriva, très élégant, presque gandin, ses cheveux blonds bien séparés au milieu, et arborant un monocle qui ébahit notre petit groupe. Parmi nous, il se sentait déplacé, il n'avait même pas de canne. Comme nous examinions la situation, l'autre Roth se joignit à nous, lui aussi sans canne. Bien qu'ils ne se fussent plus vus depuis Lemberg, Joseph reconnut Léon tout de suite.

« Ah, dit Joseph, toi aussi tu es un neutre ! Les Roth ne sont pas des gens qui se battent.

– Je ne suis pas neutre, moi, riposta Léon, qui avait encore moins que Joseph le physique du bagarreur.

– Si tu n'es pas neutre, où est ton arme ? Dans ta poche ?

– Je n'ai pas d'arme, et je sais que je ne suis pas un lutteur. Mais ici on rosse les Juifs, je veux prendre ma part de coups.

– Si tu veux jouer les martyrs, dit Joseph en riant, va souffrir chez toi ! Ici tu ne seras qu'un empêchement. (Nous aussi, nous incitions le petit Léon à rentrer.) Il n'y a pas de quoi avoir honte. Nous autres Roth sommes des gringalets, nous devons nous tenir à l'écart de la guerre. Je vais à la bibliothèque. Là on ne se tape pas encore dessus.

– Gringalet comme toi, d'accord, dit Léon, mais je ne m'appelle plus Roth. Je m'appelle Rosenzweig !

– Quoi, s'esclaffa Roth, le père a épousé la mère ?

– Oui, je suis maintenant légitime selon la loi autrichienne.

– Tu n'aurais pas dû permettre ça. Crois-moi, tu ferais bien mieux de t'appeler Roth que Rosenzweig.

– Oui, et ça fait bien plus chic de porter le monocle qu'un lorgnon !

– Tout à fait, approuva Joseph, toujours aussi hilare et candide. Avec un pince-nez ta place est à la bibliothèque, pas ici. Allez, viens ! »

Mais Léon ne voulait rien entendre, et Joseph Roth, finalement, n'alla pas à la bibliothèque de l'université. (Je l'ai rencontré dans une situation semblable des années plus tard, je ne sais plus laquelle exactement : les bagarres dans la cour de l'université étaient devenues une institution.) Cette première fois, donc, il avait fondu sur nous, l'air joyeux et tout excité, avec un journal à la main. « Vous avez vu ce qu'il y a dans la *Presse* ? » Aucun de nous ne l'avait lue. Ni ce jour-là ni la veille. Il était très rare que je lusse un journal, à l'époque. La règle, à Vienne, était de lire son quotidien au café. Or, je ne fréquentais pas ces établissements, aussi bien par manque d'argent que de temps. Roth a dû s'étonner de notre indolence. Il me tendit l'édition du matin de la *Neue Freie Presse*, en me montrant l'article qui l'avait mis dans une telle agitation : sous un grand titre, c'était un vibrant appel, d'un certain Emil von Hofmannsthal¹, contre les « excès » qui se produisaient à l'université de Vienne. Sur nous aussi, le contenu de l'article fit

1. Emil Hofmannsthal, né Emilio, chevalier de Hofmannsthal, juriste et publiciste viennois. En 1905 (il avait alors vingt ans), il avait fondé à Vienne l'*Akademische Anti-Duell liga*, et trois ans plus tard, après son doctorat, l'*Akademischer Verständigungsverein der österreichischen Nationen* [Société pour l'entente des nations autrichiennes]. Lors d'une réunion de la Ligue anti-duel, au printemps 1913, il entra violemment en conflit avec les étudiants nationaux-allemands, à cause de l'attitude massivement antisémite de ces derniers (cf. Harald Seewann, *Zirkel und Zionsstern. Bilder und Dokumente aus der versunkenen Welt des jüdisch-nationalen Korporationswesens*, vol. I, Graz, 1990, p. 93 sq.).

sensation. Comme nous ne connaissions pas l'auteur, Roth nous renseigna sur sa personnalité. Emil était un cousin de Hugo von Hofmannstahl. Roth nous parla aussi du poète lui-même, très célèbre déjà à l'époque, et qui, bien que d'ascendance juive, n'était pas juif. Ces paroles étaient très bienvenues: arrivés à Vienne depuis un an à peine, nous ne savions pas grand-chose de Hugo von Hofmannstahl – et rien du tout de son parent. Roth n'était pas là depuis plus longtemps, mais il savait que le *Doktor* Emil von Hofmannstahl, conseiller de la Cour impériale et avocat, n'était pas précisément un défenseur des intérêts juifs: « Si ce n'est pas un renégat, c'est en tout cas sa première profession de judaïsme – et quelle profession! » Quand nous eûmes tous bien lu l'article, nous décidâmes que le temps des bagarres allait très bientôt prendre fin... Sur quoi nous nous retirâmes des abords du champ de bataille, et même le petit Léon, qui était venu recevoir sa part de coups là où l'on rossait les Juifs, se résolut à battre en retraite et retourna chez lui.

Entre-temps, j'avais engagé avec Joseph Roth une conversation que ni l'un ni l'autre n'avions envie d'interrompre, et nous entrâmes dans le premier café. Nous avions à peine pris place et commandé nos cafés qu'il se jeta de nouveau sur l'article en me le commentant paragraphe après paragraphe. Les rixes académiques, qu'il venait d'affronter avec l'équanimité qu'on a vue, étaient oubliées. Ce qui le passionnait dans l'article, c'était cette profession de judaïsme de la part d'un « assimilé » des Hofmannstahl – ou, plus exactement, la sympathie de cet assimilé pour la lutte des étudiants juifs.

Si j'étais historien, je dirais ici, aujourd'hui, que Joseph Roth révélait déjà ce trait de caractère qui

le porterait vers le journalisme. Mais n'étant pas un « prophète à rebours », j'avoue que cela ne m'a pas frappé : manifestement, l'idée qu'on pût devenir journaliste m'était tellement étrangère que je n'ai sans doute pas remarqué à quel point son intérêt s'attachait à l'article lui-même plutôt qu'aux faits relatés. La *Neue Freie Presse* était encore un symbole de l'ancienne Autriche. Signalées dans ce journal, les bagarres à l'université n'étaient plus un fait divers viennois, elles devenaient une affaire d'Empire.

Après qu'il en eut fini avec l'article, je lui demandai s'il faisait partie d'une organisation d'étudiants sionistes. Il répondit par un non bien appuyé, et aussitôt me retourna ma question. Comme moi aussi je répondais par la négative, il rapprocha sa chaise et voulut tout de suite savoir pourquoi.

« Je ne peux pas adhérer au parti sioniste, lui dis-je à peu près, parce que je ne suis encore qu'un demi-sioniste.

– Qu'est-ce que ça veut dire, demi-sioniste ?

– Je me rends compte que la fondation de l'État juif voulu par les sionistes ne résoudra qu'à moitié la prétendue question juive. Car en fait, il n'y a pas de question juive. La question est de savoir si l'on réussira un jour à convertir au christianisme les catholiques et même les protestants – du moins les protestants antisémites. Tant que l'on n'en est pas encore là, les sionistes ont de bonnes raisons de préconiser un État juif, et moi aussi je suis pour. Mais cela profitera uniquement aux Juifs qui émigrent en Palestine. Ceux qui restent – et ils seront sans doute toujours la majorité – continueront de se heurter à la vieille question. Seuls les chrétiens peuvent la résoudre, parce que c'est une question chrétienne... Étant demi-sioniste, je ne peux pas adhérer au parti.

D'ailleurs, je ne me vois pas du tout membre d'un quelconque parti. »

Roth avoua que sur ce sujet il partageait mes sentiments. Quant à ma façon de concevoir la « question juive », il la trouva tellement renversante qu'il la remit sur le tapis à maintes reprises lors d'autres rencontres. Je m'appuyais sur un argument littéraire que je croyais alors unique et imparable, et qui l'amusait beaucoup. Aussi bien à ses yeux qu'aux miens, Max Nordau ne cédait en importance, pour le sionisme, qu'au fondateur de ce mouvement, Theodor Herzl¹. Le nom de Nordau m'était connu depuis l'enfance. Mon père était un lecteur de la *Neue Freie Presse* – ce qui pour nous, enfants, ne signifiait rien – mais je me rappelle une fin d'année où les amis et les connaissances de mon père, qui s'intéressaient aux journaux et savaient lire l'allemand, vinrent chez nous spécialement pour lire un article de Max Nordau. C'était l'article dans lequel il récapitulait les événements politiques de l'année et hasardait des pronostics. Cet article fut tellement lu et relu qu'il en devint matériellement illisible. C'est un souvenir d'enfance. Plus tard, au lycée, Nordau devint naturellement pour nous, après la mort de Herzl, le grand nom du mouvement sioniste. Le seul livre que je lus de lui, en ces années, était *Les Mensonges conventionnels*. En 1912, à Vienne, j'ai lu *Dégénérescence*. Ce fut le renversement de l'idole. Je ne pouvais que constater

1. Theodor Herzl (1860-1904), journaliste et écrivain. Son ouvrage *L'État juif* (1896), son roman utopique *Altneuland* (1902), et surtout son infatigable activité de conférencier et d'organisateur en firent le véritable initiateur du mouvement sioniste. Max Nordau, son aîné (1849-1923), médecin, journaliste, essayiste et écrivain, se fit connaître, en dehors du mouvement sioniste, en publiant des ouvrages remarquables à l'époque, notamment : *Les Mensonges conventionnels de notre société* (1883), *Paradoxes* (1885) et une critique de la mode décadente : *Dégénérescence* (1892-1893).

que j'en savais plus que lui en littérature, et j'en fus bouleversé. Nordau avait tiré de Lombroso sa théorie des *phobies* et, avec un acharnement maniaque, collait sur chaque écrivain célèbre de l'époque telle ou telle phobie ou même plusieurs. Tous étaient dégénérés – sauf Lombroso et Nordau. J'avais lu, dès l'âge de dix-sept ans, tous les volumes des *Grands Courants de la littérature* de Brandès¹. Maintenant, je découvrais avec horreur, en lisant *Dégénérescence*, la banalité et la petitesse des diagnostics d'un médecin qui se révélait totalement étranger à l'art, bien qu'il eût son rang parmi les écrivains. C'était ce livre qui me tenait à l'écart des groupes étudiants sionistes. Roth, qui lui aussi l'avait lu, ne prit guère au sérieux mon explication, et il avait raison : ce que je présentais comme un argument n'était en réalité qu'un prétexte, mais je ne m'en suis rendu compte que bien plus tard. Roth, à cette époque, me semblait plutôt favorable à l'assimilation. Il trouvait certes l'idée sioniste très séduisante – notamment pour les jeunes Juifs ayant connu l'oppression de l'antisémitisme, autrement dit pour nous autres Juifs de l'Est – mais à son avis, elle n'avait aucune chance de se concrétiser. Lui, Roth, était un « réaliste », il avait depuis longtemps rejeté ces rêves de « jeunesse » ! À mes yeux, au contraire, la question dite juive se posait avec autant d'acuité à l'Ouest qu'à l'Est, et la création d'un État juif était une condition nécessaire (mais non pas suffisante) de sa solution. Les violences antisémites auxquelles nous étions exposés à l'université étaient pour moi une preuve qu'à notre égard, il n'y avait pas grande différence entre Orient et Occident.

1. Georg Brandès, *Les Grands Courants de la littérature européenne du XIX^e siècle*, traduction française (du danois), Berlin, 1902. [Sur Brandès, cf. *infra*]

Cependant, nos divergences d'opinion ne nous empêchèrent pas de revenir à la littérature. Les yeux toujours fixés sur l'article, comme s'il eût craint qu'il tombât du journal, Roth me demanda si je connaissais les œuvres de Hugo von Hofmannsthal. J'avouai candidement que non. Depuis mon arrivée à Vienne, entre les cours et les concerts, je n'avais guère eu de temps à consacrer à la poésie. Il me parla de Hofmannsthal qu'il appréciait beaucoup, surtout comme poète lyrique. Hofmannsthal était encore au lycée (c'était cela qui, visiblement, impressionnait le plus Roth) quand il avait publié son premier recueil de poèmes, sous un pseudonyme et avec l'autorisation de l'inspection académique, naturellement¹ – car en Autriche, de telles audaces étaient interdites aux élèves de l'enseignement secondaire. Je demandai à Roth si lui aussi avait commis ce genre de péché. Il me dit que non, mais sans l'énergie farouche que déchaînait chez lui cette question, bien plus tard, après qu'il fut devenu un prosateur connu. Jusqu'à ses derniers jours, chaque fois que l'occasion s'en présentait, il affirmait avec fierté : « Je n'ai jamais écrit de poésie. Flaubert n'a pas écrit de poésie, Tolstoï non plus. » (Après sa mort, j'ai trouvé dans sa caisse des feuilles soigneusement écrites de sa main : des poèmes datant à peu près de l'époque de notre première rencontre à Vienne².)

1. Hugo von Hofmannsthal, né en 1874, avait seize ans lorsqu'il fit paraître ses premiers poèmes dans la revue berlinoise *Blätter für die Kunst* [Feuilles pour l'art], sous le pseudonyme de Loris.

2. De fait, le jeune Roth aspirait à devenir poète, et dès ses dernières années de lycée, avant la guerre, se mit à composer de nombreux poèmes, dont certains parurent, à partir de l'automne 1915, dans des revues viennoises et pragoises – et ce jusqu'en 1919. Par la suite il renia ses débuts. Cf. J. Roth, *Werke* [Œuvres complètes], éditées par Klaus Westermann et Fritz Hackert, Cologne, 1989, vol. I, p. 1100 *sqq.*

Notre conversation nous ayant ramenés à Max Nordau, Roth se lança dans une improvisation des phobies auxquelles Hofmannsthal n'eût pas échappé s'il était tombé dans le champ visuel du grand diagnostiqueur.

« Nous devrions avoir honte d'avoir vénéré à ce point Nordau, conclut-il.

– Ça non, dis-je. Comparé à d'autres dirigeants politiques, et même à beaucoup de lumières des partis autrichiens, notre Nordau a quand même été une apparition supraterrrestre. »

Roth se contenta de cette réponse. Mais pour le consoler vraiment et le réconcilier avec les Juifs, je me mis à lui parler de Georg Brandès¹ et de son ouvrage, dont j'étais alors enthousiaste, sur la littérature européenne moderne. Roth n'en connaissait que le titre. Je l'engageai instamment à le lire. Lors de notre nouvelle rencontre, quelques semaines plus tard, il en avait déjà pioché tous les volumes. Ce fut un motif d'ultérieurs rendez-vous. Mais il n'y avait pas encore de véritable amitié entre nous. J'avais à Vienne de vrais amis, de l'époque du lycée. Roth aussi.

Il m'était très reconnaissant de l'avoir incité à lire le livre de Brandès et il revenait souvent sur ce sujet. Je ne me souviens que de deux de ses remarques d'alors: « Dans mes premiers temps à Vienne, disait-il en substance, j'étais tellement dépassé par l'immensité de cette ville qu'il me semblait impossible de pouvoir m'y retrouver. Plusieurs mois après

1. Georg Morris Cohen, dit Brandès, né et mort à Copenhague (1842-1927), auteur d'études d'esthétique et de littérature, professeur et écrivain lui-même, jouit d'un prestige immense (sauf en France, peut-être) parmi les jeunes générations de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, etc., – D'après Laffont-Bompiani, *Dictionnaire des auteurs*; cf. également *ibidem*, à l'article Nietzsche, III, 539a. (N.d.T.)

encore, je ne réussissais à m'orienter que dans la Ville intérieure¹. Un jour, une amie m'a offert un plan de Vienne. Après l'avoir étudié à fond, je me suis senti tout à fait sûr, et j'étais très fier d'indiquer le moindre passage aux gens qui me demandaient leur chemin dans la rue. Eh bien, j'ai lu Brandès, et c'est comme s'il m'avait dessiné une carte de la littérature européenne. C'est un grand enrichissement que de connaître cette œuvre, je t'en saurai un gré éternel ! » Toutefois Roth soulevait une objection : « Brandès (ici aussi, je résume la pensée de Roth) a assez souvent ce vice, typique du professeur de lettres, de trouver quelque chose à redire même aux plus grands. Par exemple, il parle d'Andersen et le porte aux nues, bien sûr, mais il ne peut s'empêcher de faire remarquer que ce poète enchanteur était un provincial naïf. » Je n'ai pas vérifié. Comme je l'ai dit, j'avais lu l'œuvre de Brandès à l'âge de dix-sept ans, et jamais je n'avais osé trouver une quelconque faiblesse chez un auteur qui dominait un champ si immense de la littérature.

J'étais toujours content de rencontrer Roth ; ce plaisir, au début, était dû au simple fait qu'avec lui, je pouvais parler allemand. Avec mes autres camarades, durant ces premiers semestres à Vienne, nous continuions de parler polonais. Contrairement à nous tous, Roth sortait d'un lycée où l'enseignement était donné en allemand. Il n'y en avait que deux en Galicie, un à Lemberg pour les enfants d'officiers autrichiens envoyés là-bas, et un autre à Brody qui était, je pense, un vestige de la floraison de la Haskala

1. L'*Innere Stadt*, la vieille partie de la ville qui se trouvait à l'intérieur des anciennes fortifications (aujourd'hui 1^{er} arrondissement). (N.d.T.)

dans cette ville¹. Roth parlait très très mal polonais, et encore moins bien ukrainien. En fait, on ne peut même pas dire qu'il parlât ces deux langues. Il les comprenait mais ils ne les articulait qu'à son corps défendant, avec un accent qui me hérissait. Il s'en aperçut et évita de les maltraiter en ma présence.

Un jour il m'a proposé d'aller au Prater. Nous avons fait toutes les attractions, à l'exception de la Grande Roue, puis nous sommes allés dans un coin calme à l'ombre. Il s'est mis à évoquer notre rencontre à Lemberg, il se rappelait que je portais alors le deuil. De fait, c'était l'année de la mort de mon père.

« Tu avais de bons rapports avec lui ? »

– Je ne me suis pas encore remis de cette perte, lui ai-je répondu. Et j'espère que je ne m'en remettrai jamais. Voilà comment j'étais par rapport à mon père.

– Je n'ai jamais eu un père, c'est-à-dire, je ne l'ai jamais vu. Je ne peux pas me souvenir de lui. Il a quitté ma mère quand j'avais un peu plus d'un an, pour aller dans une bourgade rejoindre un rabbin miraculeux, et il paraît qu'il est mort dans un délire religieux. Tu étais déjà dans la cinquième classe du lycée quand tu as perdu ton père. Tu ne sais pas ce que c'est que de grandir sans père. »

Pour la première fois je ressentis le deuil de Roth pour un père qu'il n'avait jamais connu. C'est le jour où nous sommes devenus vraiment amis. Nous avons passé toute la soirée ensemble et nous nous sommes quittés tard dans la nuit en nous fixant rendez-vous pour la prochaine fois, au lieu de laisser au hasard le soin de nos rencontres.

1. Brody, ville natale de Roth, fut un centre de la Haskala – le mouvement des lumières juif aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Lors d'une excursion à Rodaun, près de Vienne, nous cheminions à travers l'interminable prairie de Lainz¹. C'était une douce journée ensoleillée de début d'automne. Roth avait bon pied à l'époque. Mais au bout d'une demi-heure de traversée, il proposa une halte. Nous étions assis, sans parler, dans une solitude complète. Un oiseau attardé lança un cri pur... une fois, deux fois, trois fois. Roth était transporté et il déclara : « Je n'ai aucun sens musical. Mais j'aime entendre chanter les oiseaux. » Qu'un être aussi sensible fût imperméable à la musique, je n'arrivais pas à le croire, et je le lui ai dit. Selon mon expérience, tentais-je de lui expliquer, les gens totalement dépourvus de sens musical sont très rares. Souvent, on entend même cette dénégation dans la bouche de personnes au fond très douées pour cet art, mais qui, n'ayant reçu aucune formation musicale, ne comprennent pas la grande musique. Il maintint qu'il n'avait aucune culture et aucun intérêt pour la musique.

« Faisons l'essai, lui dis-je, je vais te chanter quelques chants populaires simples, et nous verrons s'ils t'ennuient.

– Tu sais chanter ?

– Non, mais ça n'empêche pas. »

Je lui ai donc chanté quelques airs traditionnels. Juifs et ukrainiens. Deux d'entre eux – une chanson triste, ukrainienne, et une berceuse juive encore plus triste – lui ont plu au point qu'il m'a demandé de les rechanter, plusieurs fois même pour la chanson ukrainienne. De cette chanson, il avait retenu surtout deux strophes, et quand il fut capable, avec un peu d'aide,

1. Arrondissements périphériques de Vienne, au sud-ouest de Schönbrunn. (*N.d.T.*)

d'en répéter les paroles, je fus obligé de la chanter de nouveau. Voici cette chanson, traduite mot à mot de l'ukrainien :

Hyla, Hyla, blanches oies,
Hyla, Hyla, sur le Danube.
Ce que tu désirais,
Tu l'as eu.
Maintenant, reste assise et médite.

Hyla, Hyla, blanches oies,
Hyla, Hyla, sur la rivière.
Celui que tu désirais,
Tu l'as eu.
Maintenant reste assise pour l'éternité.

Il lui fut bien plus facile, évidemment, d'apprendre le chant juif, qui dit :

Il était une fois une histoire.
Cette histoire n'est pas gaie du tout.
Cette histoire commence
Par un roi juif.

Refrain :

Louloulou, mon oiseau.
Dors bien, dors, mon enfant.
Un si bel amour, perdu
Pour ma peine et ma douleur.
Le roi avait une reine.
La reine avait un jardin.
Le jardin avait un arbre.
Dors, dors, mon enfant.

Refrain

L'arbre avait une branche.
La branche avait un nid.

Le nid avait un oiseau.
Dors, dors, mon enfant.

Refrain

Le roi est mort,
La reine a été empoisonnée.
La branche s'est cassée.
L'oiseau s'est envolé.
Louloulou, mon oiseau,
Dors, dors, mon enfant.
Un si bel amour, perdu
Pour ma peine et ma douleur.

Je reproduis ici les paroles de ces deux chansons parce qu'elles sont devenues les préférées de Joseph Roth tout au long de sa vie. Chaque fois que nous recommencions à nous voir – souvent après des années de séparation – venait inmanquablement le jour où il m'obligeait de les lui chanter.

Après ce *divertimento*, Roth s'est relevé frais et dispos et nous avons marché encore une heure et demie jusqu'à Rodaun. Mais au moment où nous allions quitter la solitude de la prairie, il m'a redemandé le chant juif, et cette fois, le bel amour perdu lui a arraché une larme. Après qu'il l'eut essuyée sans fausse honte, avec son mouchoir, je lui ai fait cette remarque :

« Rabbi Nahman de Bratslav¹ a dit : « Les méchants aiment les chansons tristes. »

1. Le rabbin Nahman ben Simhah de Bratslav (1771-1810) fut, parmi les *tsaddikim* [les « saints hommes » des hassidim] de son temps, un fou de Dieu tout à fait à part; rejetant également l'ouverture rationaliste au monde, les spéculations théologiques et le ritualisme creux, il se fixa pour but de ramener le hassidisme à sa simplicité première, à la « foi sans arguties » (cf. à son sujet Simon Dubnov, *Geschichte des Hassidismus*, Berlin, 1931, vol. II, p. 189 *sqq.*).

– Eh bien, s’est-il exclamé sur un ton triomphant, j’en suis ! Je suis méchant, méchant ! »

Ce refrain de sa vie, je l’ai entendu, tout au long de notre amitié, le proclamer encore plus souvent qu’il n’a entendu de moi ses deux chansons préférées. Un mois avant sa mort, un peintre qui venait souvent nous voir au bistro a fait rapidement son portrait. Cette esquisse lui plaisait beaucoup. Elle existe encore et a été souvent reproduite. En dessous de ce portrait, ces mots écrits par Roth : « C’est vraiment moi : méchant, soûl, mais pas bête¹. »

Une semaine après, je reçus de lui une carte postale me conviant à un autre tour au Prater. Son mot commençait par la formule « Cher Monsieur Morgenstern », ce dont je fus surpris, sans me mettre pour autant martel en tête. Nous nous étions connus des années auparavant, à un âge où tous les lycéens, sans exception, se tutoyaient, et sur ce point, notre arrivée à Vienne n’avait rien changé.

Ainsi, nous nous retrouvâmes un samedi au Prater. Cette fois-ci Roth passa devant les baraques foraines comme sans les voir, et nous allâmes tout simplement nous promener. Comme nous longions le petit lac, où on louait des barques, il s’immobilisa un instant, puis dit en reprenant sa marche :

« Au fond, ce serait beau de faire un tour sur l’eau. Tu sais ramer ? »

– Ce n’est pas sorcier. Bien sûr que je sais ramer.

– À t’entendre, chanter non plus n’est pas sorcier ! répliqua-t-il, irrité. Eh bien moi, vois-tu, je ne sais pas ramer !

1. Dessin fait par Mies Blomsma en novembre 1938. Reproduit in David Bronsen, *Joseph Roth*, Seuil, 1994, photographie 48.

– Tu oublies que moi, je n’ai pas grandi à la ville, mais dans un village. Sur le domaine que mon père administrait dans ses dernières années, il y avait un étang entouré de grands roseaux sauvages, envahi presque à moitié par une végétation toute verte. Il était bien plus grand que ce “lac”-ci. Mais on l’appelait simplement *stav*, c’est-à-dire “étang”. Mon frère et moi avions une barque dans laquelle nous allions pêcher. Nous prenions même des tanches, pour le shabbat. Si tu n’as pas peur, je peux te montrer.

– J’ai peur, oui. Mais j’aime apprendre. »

Nous louâmes un canot pour une heure. Roth, de fait, ne se montrait guère rassuré, mais il m’assista un moment, avant de déclarer forfait en me montrant ses paumes éraflées – la seule chose, apparemment, qu’il eût retirée de cette première leçon. « Je ne suis qu’un faible Juif des villes. J’ai les mains trop délicates pour une occupation si rude. »

Sur le chemin du retour, il ne put s’empêcher d’aller exercer ses talents à une baraque de tir. Il visait fort bien et remporta le petit trophée.

« Je parie qu’au tir aussi, tu es meilleur, n’est-ce pas ? »

– Je ne sais pas du tout tirer, répondis-je. Mon père était un homme très pieux. Il ne nous aurait jamais permis ne serait-ce que de toucher à un fusil. »

Comme nous prenions place dans un petit café où l’on ne jouait pas de musique, il me demanda :

« Il n’y a rien qui t’a frappé dans ma carte ? »

– Non, ai-je dit, ayant déjà oublié ce qui effectivement m’avait surpris dans son petit mot.

– Tu n’as pas trouvé curieux que je la commence par “Cher Monsieur Morgenstern” ?

– Si. Mais ça ne m’a pas empêché de dormir. Tu as dû te tromper.

– Pas du tout. J’ai voulu te fâcher.
– Pourquoi?
– Parce que j’étais fâché contre toi.
– Mais qu’est-ce que je t’ai fait?
– Quand je t’ai demandé si tu savais chanter, tu m’as répondu: “Non, mais ça n’empêche pas.” Puis tu as chanté si bien que j’en ai pleuré. Pourquoi alors as-tu dit ça? Es-tu si modeste?

– Je ne sais pas exactement pourquoi je l’ai dit. En tout cas, certainement pas par modestie. Tu as commencé par affirmer que tu n’as pas le sens musical. J’ai sans doute voulu te mettre à l’épreuve. J’ai dû me faire ce raisonnement: s’il ne voit pas que je sais chanter, c’est donc qu’effectivement il est insensible à la musique. Mais si cela t’a tellement irrité, pourquoi ne pas me l’avoir dit tout de suite?

– J’ai décidé de conclure un pacte avec toi, maintenant que nous sommes devenus amis: quand l’un de nous deux est fâché contre l’autre, il doit lui donner un signe en lui écrivant tout de suite une lettre avec “Cher Monsieur”. Cela signifiera qu’il y a un point noir à éclaircir entre nous. Ce que nous ferons toujours de vive voix, pas par écrit. Quand on commence à mettre par écrit ce genre de choses, ça tourne mal. »

Cette convention étant aussitôt tombée en désuétude, en ce qui me concerne, je l’avais complètement oubliée, quand des années et des années après, à l’époque de la parution de son premier livre, m’arriva soudain une lettre de lui commençant par un « Cher Monsieur Morgenstern » – signe manifeste de l’attente impatiente et irritée d’une *discussion*. Comme je ne réagissais pas, je reçus un exemplaire de ce livre avec la dédicace: « Pour M. le docteur Morgenstern, dans l’éventualité d’un

*compte rendu*¹ favorable et bien placé². » Comme je n'aimais pas écrire des recensions et que je le faisais tout au plus pour la *Frankfurter Zeitung*, je reçus encore plusieurs de ces exemplaires. Au journal, notre amitié était trop connue pour qu'on me confiât la critique d'un livre de Joseph Roth. Et moi-même je n'étais pas du genre à marcher dans la combine : « Parle de moi, je parlerai de toi. »

Au début du semestre de l'hiver 1913, nous nous retrouvâmes aux cours de philosophie grecque du professeur Heinrich Gomperz, l'illustre auteur des *Penseurs de la Grèce*³. Mais l'intérêt de Roth pour la philosophie était intermittent et s'éteignit bientôt tout à fait. Il n'allait que très rarement au théâtre et jamais au concert. Je ne me rappelle pas non plus avoir eu alors avec lui des discussions politiques. La plupart du temps, nous parlions de littérature ou nous confrontions nos souvenirs de l'époque du lycée en Galicie. À la fin de l'automne, je fus convoqué par télégramme à un deuxième passage devant le conseil

1. Même mot en allemand que « discussion » (*Besprechung*). (N.d.T.)

2. Cet exemplaire se trouve dans la succession Morgenstern. Il s'agit du roman *Zipper und sein Vater*, paru chez Kurt Wolff en 1928, et non du premier livre publié par Roth. La dédicace de Roth (que Morgenstern, manifestement, cite de mémoire) dit en fait : « Pour Soma Morgenstern – dans l'éventualité d'un compte rendu bien placé, avec toutes mes amitiés. Joseph Roth. »

3. Dans le manuscrit dactylographié : Leopold Gomperz. Morgenstern, en rédigeant ces lignes, devait avoir à l'esprit le célèbre helléniste et philosophe Theodor Gomperz, auteur de l'ouvrage cité (*cf.* Laffont-Bompiani, *Dictionnaire des œuvres*). Mais Theodor Gomperz est mort à la fin d'août 1912, et Roth n'est arrivé à Vienne qu'à l'automne 1913. En fait, Morgenstern s'était inscrit dès son premier semestre à Vienne (hiver 1912-1913) au cours d'esthétique du fils de Theodor Gomperz, le philosophe Heinrich Gomperz, comme le montre son premier matricule d'étudiant régulièrement enregistré à la faculté de droit.

de révision. Je ne revins pas tout de suite à Vienne et nous ne nous revîmes qu'en 1914 à Lemberg.

1914

Nous nous sommes rencontrés tout à fait par hasard dans la rue Karl Ludwig. J'en avais fini avec mes examens de première année de droit et je voulais passer quelques jours de détente à Lemberg, avant d'aller à la campagne gagner, pendant les vacances, l'argent des deux semestres suivants. La nouvelle de l'assassinat du prince héritier d'Autriche à Sarajevo arriva à ce moment-là. Roth était sûr que la guerre était désormais inévitable. Je partageais son opinion. Ce souvenir remonte à si longtemps, et nous avons vu tout ce qui a déferlé ensuite sur le monde ; mais je mentirais en affirmant qu'à cette époque la certitude d'un conflit militaire imminent nous inspirait la moindre frayeur. Au contraire, nous ne voyions que le seul aspect de la guerre contre la Russie, ce qui comblait nos attentes et nous remplissait d'une humeur joyeuse à la perspective de la victoire. Encore enfants, lors de la guerre russo-japonaise de 1905, nous avions déjà salué la honteuse défaite de la Russie avec autant de satisfaction que le succès du Japon. Durant ces trois jours passés ensemble à Lemberg, la guerre prochaine occupait presque toutes nos conversations, et nous devînmes des dévoreurs de journaux.

Après une promenade, nous décidâmes de prendre ensemble notre déjeuner, et Roth, qui connaissait Lemberg mieux que moi, m'entraîna dans « la meilleure auberge juive » de la ville. De fait, le repas fut si bon que je me rappelle encore le nom de l'hôte : Zehngut. Pour la première fois, Roth s'avisa de me

demander pourquoi j'étais à la faculté de droit, alors que je m'intéressais surtout à la philosophie, à la littérature et à la musique. Je lui expliquai qu'à l'issue d'une longue lutte avec mon père, celui-ci m'avait accordé la permission de poursuivre des études «séculières», mais à la condition que je choisisse le droit – pour devenir juge, jamais avocat.

«Mais ton père est mort depuis quatre ans déjà, autant que je sache. Qu'est-ce qui t'oblige à tenir encore cette promesse ?

– C'est justement parce qu'il est mort que je tiendrai ma promesse. S'il était encore en vie, effectivement je pourrais peut-être le convaincre d'en rabattre... »

Roth se mit à m'assaillir de questions sur mon père : « Tu l'aimais beaucoup ?

– Certes », dis-je. Mais malgré mon envie de raconter d'autres souvenirs, je fis dévier la conversation, ayant soudain perçu qu'il prenait une sorte d'amer plaisir à parler ainsi de pères disparus – et que notre discussion, probablement, lui rendait encore plus douloureuse la différence entre un père absent et un père défunt.

Comme nous nous taisions, un client entra, attirant aussitôt l'attention de Roth. C'était un vieux monsieur très distingué, portant veston bleu foncé, pantalon gris-bleu et, au-dessus de ses chaussures marron, des guêtres blanches comme neige – aussi blanches que sa barbe en pointe. C'était apparemment un habitué. Sur ses nobles traits, un léger sourire trahissait les délices culinaires qu'il savourait déjà. Roth, dont j'avais depuis longtemps remarqué l'intérêt pour les vieillards de belle allure, me demanda tout à trac : « Comment tu te vois vieux ? Quel air auras-tu, à ton avis ? Quel genre de vie mèneras-tu alors ? Que

feras-tu ? » Il fut très étonné d'apprendre que de telles pensées ne m'étaient jamais venues. J'expliquai cela en disant que chez nous, du côté paternel, la plupart des hommes n'étaient jamais parvenus à un grand âge : « Je ne crois pas que je serai une exception et je ne me fais pas de souci à ce sujet : je n'y pense pas.

– Moi si, dit Roth. J'y pense très souvent. Et toujours je me vois ainsi : vieux, très vieux, maigre, dans un long vêtement noir, avec de longues manches qui me recouvrent presque complètement les mains. C'est l'automne, je me promène dans un jardin et je médite des intrigues contre mes ennemis. Contre mes ennemis et aussi contre mes amis. Des intrigues retorses. »

J'ouvris de grands yeux. Il mettait le plus grand sérieux, et éprouvait une véritable jouissance, à dépeindre son image future.

Cette question, suivie de la réponse qu'il y donnait lui-même, il me l'a souvent reposée par la suite, toujours avec le même plaisir, et jamais aucun trait ne manquait au tableau. Toujours les longues manches, toujours les intrigues, retorses, contre ennemis et amis. Tout le long de sa vie, il a courtoisé ce genre de pensées, qu'il qualifiait de « mauvaises » d'un air profondément satisfait. Je présume que je n'étais pas le seul à qui il posait cette question pour y donner lui-même toujours la même réponse ; sinon, il n'eût pas oublié avec une telle régularité qu'il connaissait déjà la mienne. Les reprises de ce thème échappent aujourd'hui à mon souvenir, mais la première fois qu'il m'a donné ce tableau de lui, vieillard, m'a vraiment impressionné. C'est aussi pour cela, vraisemblablement, que je garde de cette journée et de notre déjeuner chez Zehngut une image si fraîche, comme si c'était hier.

Au moment des adieux, ni lui ni moi n'eussions soupçonné que nous devions nous revoir bientôt, tous deux réfugiés à Vienne – tant nous étions convaincus que cette guerre s'ouvrirait par la glorieuse entrée des armées de l'Autriche en Ukraine. Mais notre attente ne s'est pas réalisée. Arrivé à Vienne après mon exode par la Hongrie, je pus lire déjà dans la *Neue Freie Presse*: «Nous tenons toujours Lemberg!» Ce titre connut bientôt un formidable succès. Chaque fois que les Russes étaient sur le point de s'emparer d'une ville [austro-hongroise], les Viennois se saluaient en disant: «Nous tenons toujours Lemberg!» Cependant l'enthousiasme guerrier, dans la capitale, était à cette époque encore aussi fort qu'avait été le nôtre, dans les premiers jours, en Galicie.

En nous quittant, donc, nous convînmes de rester au moins en contact épistolaire. Il me donna, si mes souvenirs sont bons, une première adresse en Moravie où il se rendait alors. Il avait là-bas de la famille, je ne saurais plus dire dans quelle ville. Je ne pense pas avoir jamais utilisé cette adresse, car bientôt, je me suis trouvé jeté sur les routes. Bientôt, j'ai pour la première fois de ma vie tout perdu: mes livres, mon journal, ma jeunesse, mon pays. Je ne me suis pas si vite résolu à fuir. Imaginant déjà l'entrée triomphale dans Kiev de notre cavalerie en culottes rouges, j'avais accepté pour les trois mois d'été une place de précepteur chez un propriétaire terrien des environs de la ville. Je ne devais jamais voir ce village, car le samedi – nous étions en train de prendre notre déjeuner, ma mère, ma sœur et moi – des tirs de canons retentissants ont annoncé l'arrivée des Russes et le repli de notre armée. Tels que nous étions à table, tous trois nous sommes levés et avons pris la fuite – à pied, au début. Pris dans le flot humain qui abandonnait la

ville, nous avons marché vers l'ouest jusqu'au village où habitait mon beau-frère. J'ai encore eu la présence d'esprit d'emporter un imperméable; c'est le seul bien avec lequel je suis arrivé à Vienne six semaines plus tard avec ma famille¹.

Je suis retombé sur Roth dans la cour de l'université. Tous deux nous étions inscrits aux cours. De même que nous n'avions pas pensé nous retrouver – et si vite – en situation de réfugiés, de même ne nous venait pas à l'esprit, en ces semaines qui suivirent notre rencontre, que nous allions bientôt être soldats². Bien qu'ayant été déclaré définitivement inapte quelques mois auparavant, je dus à nouveau me présenter, dès novembre, devant le conseil de révision. Cette fois, on me jugea bon pour le service. Roth m'enviait, car son tour ne devait venir qu'après. Roth était un patriote, un optimiste. En ces derniers mois de notre vie de civils, nous étions très souvent ensemble. Nous lisions les journaux au café, nous ne parlions plus de littérature, nous parlions de la guerre, et, naturellement, nous nous intéressions avant tout au front de l'Est. À chaque rencontre, nous faisons le décompte des villes que les Russes venaient d'occuper. Mais la ville forte de Przemysl, en Galicie, a tenu longtemps, et nous continuions d'espérer que notre armée, par un grand mouvement offensif, libérerait de nouveau notre pays. Nous caressions encore cet espoir alors que l'avancée russe approchait déjà du cœur de la Hongrie.

1. Selon une déclaration de résidence datée du 17 septembre 1914, Morgenstern, sa mère et sa sœur, « arrivés de Galicie », s'installèrent dans le II^e arrondissement de Vienne.

2. Après un premier semestre à Lemberg en 1913, Roth s'inscrit pour le semestre d'été 1914 à l'université de Vienne. Cf. D. Bronsen, *op. cit.*, p. 55, 60, 62.

Un jour, comme nous évoquions notre première rencontre à Lemberg, Roth m'avoua (grande nouvelle pour moi!) qu'en vérité il n'était le délégué de personne à cette conférence des jeunesses sionistes. Se trouvant par hasard à ce moment-là à Lemberg, en visite chez des parents, me dit-il, il n'avait pu résister à l'envie d'assister aux séances «en auditeur» – ni, ensuite, à la tentation de se faire passer pour délégué. Cette histoire nous a beaucoup amusés tous les deux, et Roth a voulu savoir si moi aussi, j'aurais été capable de jouer ce genre de tour. Non, absolument pas. Des années plus tard, un jour de 1938 à Paris, alors que j'avais depuis longtemps oublié cet aveu, il lui passa par la tête de me demander si je me rappelais encore où et en quelle occasion nous nous étions connus. Je lui proposai de consigner par écrit, chacun de son côté, nos souvenirs à ce sujet, et de les confronter ensuite; on verrait ainsi qui de nous deux avait meilleure mémoire. Je n'avais certes pas oublié notre première rencontre, mais son aveu de l'an 14 (qu'il n'avait pas été un délégué, à Lemberg) m'était tout à fait sorti de l'esprit. Comme, jusqu'alors, il avait dû toujours admettre que mes souvenirs de nos années de lycée en Galicie étaient plus exacts que les siens, cet oubli de ma part le remplit de fierté – ce qui l'amena à une nouvelle confiance: «En septembre 1913, il y a eu un congrès sioniste à Vienne, alors que je venais d'entrer à l'université¹. Je n'étais plus tellement sioniste, mais j'étais très curieux de ce qui allait se passer au congrès. Je voulais les entendre, ces chefs dont les noms nous étaient si connus quand nous étions jeunes, ces grands

1. Le 11^e congrès sioniste se réunit à Vienne du 2 au 9 septembre 1913. À cette époque, Roth n'était pas encore inscrit à l'université de Vienne.

orateurs dont nous lisions si avidement les discours dans *Die Welt* – la revue. Bref, je voulais y être. J’avais à ce moment-là de l’argent. J’ai réservé une chambre pour la durée du congrès à l’Impérial, où je savais que la plupart des délégués descendraient, dans l’espoir de faire la connaissance de quelques-uns. Un ou deux jours avant l’ouverture du congrès, alors que l’Impérial était déjà plein à craquer, Sholem Aleikhem – il était déjà mondialement célèbre comme écrivain – se présente à la réception. “Je regrette, lui dit le portier, mais c’est complet. Presque tous les délégués de votre congrès sont ici.” Sholem Aleikhem demande à consulter le livre d’hôtes et tombe sur un nom inconnu, occupant une chambre à un lit. “C’est un délégué, lui aussi? – Oui.” Sholem Aleikhem décide de voir qui peut bien être ce délégué célibataire et solitaire, et il monte. J’étais là et j’ai ouvert en entendant frapper. Il entre et pointe l’index sur moi: “C’est *toi*, le délégué?” Je connaissais son visage, d’après tant de photos. Tout de suite j’ai dit que ce serait un grand honneur pour moi de lui offrir l’hospitalité – mais qu’en réalité, je n’étais pas du tout un délégué. Nous nous sommes mis à rire et j’ai fait monter sa malle. Il a aussitôt décrété qu’il dormirait dans le lit, et moi sur le divan; en échange, il m’introduirait partout, même à l’ouverture du congrès. De fait, il m’a présenté à je ne sais combien de ces célébrités – toujours avec un petit regard futé – comme le délégué Joseph Roth!»

Je ne me rappelle plus, pour retourner à 1914, toutes les autres aventures qui lui étaient arrivées – à l’entendre – à cause de sa remuante curiosité. Cette insatiable curiosité! Dès cette époque, nous réfléchissions à ce qu’il pouvait y avoir derrière. Finalement je lui ai dit – c’était une boutade, bien sûr:

« Quel journaliste nous allons perdre en toi !

– Pourquoi journaliste ?

– Tu aimes tellement aller où tu n’es pas invité, pour raconter ensuite ce qui s’y est passé. Ce sont les qualités du journaliste : la soif de voir ce qui se passe de nouveau, et le besoin de le rapporter. »

Roth était alors bien loin de s’imaginer devenant journaliste. Mais il était très fier que, même par plaisanterie, je l’en eusse cru capable. Il s’en souvenait encore en 1938 : « Tu m’as dit, alors, qu’on avait perdu en moi un journaliste. Ce n’est pas cette blague de ta part qui m’a fait retrouver en moi le journaliste. Mais chaque fois que j’y ai pensé, je t’en ai été très reconnaissant. »

De fait, Joseph Roth aimait vraiment le journalisme. Il y a, et il y a eu, des écrivains honteux de leur passé journalistique. Roth, lui, s’en glorifiait. Jusqu’à ses derniers moments, il n’a cessé de me répéter que, chez les journalistes, il a trouvé des hommes bien plus sympathiques, bien plus honnêtes, bien plus respectables que chez les écrivains. Et il se mettait à m’énumérer les noms de ses amis journalistes, parmi lesquels il y avait même des communistes – dont il exérait, entre nous et publiquement, les présentations tendancieuses et l’entêtement dans le faux. Le premier nommé dans cette liste d’amis journalistes était toujours Egon Erwin Kisch¹ – celui, précisément, que je n’aurais jamais cité à preuve. Tous ceux qui ont connu Egon Erwin Kisch l’aimaient, les enfants aussi, notamment. Notre ami commun, le docteur Löbel, m’a raconté la première visite de Kisch chez lui². Löbel avait deux fils, de six

1. E. E. Kisch (1885-1948) fut, parmi les journalistes communistes, l’un des plus imperturbables.

2. Josef Löbel, docteur en médecine, exerçant à Vienne, auteur d’ouvrages et d’articles de vulgarisation. Après l’Anschluss, il se réfugia avec son épouse à Prague, en 1938. En 1940, alors que des amis s’apprêtaient à les sauver, tous deux se suicidèrent.

et sept ans. Tous deux ont été tellement saisis par le passage de Kisch qu'à peine celui-ci sorti, ils se sont précipités sur leur père en criant: «Ça, ce serait un papa!»

1916

Cette année-là, j'avais pour la première fois une assez longue permission. Je suis tombé sur Roth dans le parc municipal. Mais j'étais en compagnie, et je n'ai pu que lui fixer un rendez-vous.

Nous ne nous étions pas vus depuis deux ans, et nous avions dans ce café, le Café Museum, beaucoup à nous dire. Roth était alors d'humeur très patriotique et guerrière. J'étais déjà très sceptique. Je m'étais lié d'amitié pendant l'été avec des officiers de nationalité tchèque qui étaient absolument certains que l'Allemagne et l'Autriche allaient perdre. Je n'écartais pas la possibilité que certains d'entre eux prissent leurs désirs pour des réalités, et pourtant, leur façon de considérer la situation et surtout leurs arguments m'avaient fait forte impression. L'un d'eux disposait d'informations qui ne nous étaient pas encore parvenues en Autriche et en Hongrie: c'est de lui que j'ai appris, par exemple, la défaite décisive des Allemands sur la Marne. Selon son pronostic (qui, on le voit, était très sûr), il n'y aurait pas de véritable percée vers l'ouest, car l'armée allemande n'était qu'un colosse aux pieds d'argile. Je me suis gardé de faire part à Roth de mon pessimisme. Non qu'il fût dangereux d'exprimer des opinions de ce genre en Autriche. L'état des esprits à Vienne correspondait déjà parfaitement à la fameuse formule: «La situation de l'Allemagne est grave, mais pas désespérée; celle de

l'Autriche est désespérée, mais ce n'est pas grave.» Non, cela m'aurait fait mal, simplement, d'ébranler l'enthousiasme et l'optimisme de Roth. À mon grand étonnement, il se comportait comme un bleu, ce qu'il était effectivement à l'époque¹ : il m'écoutait avec respect et prenait au sérieux tout ce que je disais, parce que moi, j'avais « déjà » le titre d'aspirant ! Dans son uniforme, qui n'était pas tout à fait coupé à sa taille, il avait l'air presque trop jeune pour être enrôlé. D'ailleurs, dans les rues, un militaire sur deux donnait cette impression, car, en 1916, les commissions de recrutement n'étaient plus si regardantes, et l'on mettait en uniforme tout ce qui était encore capable de marcher.

Nous n'avons pas parlé longtemps de la guerre. Roth voulait surtout savoir comment je m'entendais avec les Hongrois et les Roumains que je côtoyais journellement. C'étaient mes premiers mois en Hongrie, dans cette partie du pays où les villes, à la population mélangée, étaient entourées de bourgades et de villages essentiellement roumains. J'avais achevé l'école militaire à Temesvar. Roth ne se rassasiait pas de m'entendre parler. En tant qu'aspirant, j'étais habilité à porter la casquette d'officier, noire et rigide. Arrivant de l'arrière, je ne m'en étais pas encore procuré une : j'en avais repoussé l'achat dans l'attente d'une permission à Vienne. Je proposai à Roth de m'assister dans cette démarche. Il se montra très empressé et me demanda dans combien de temps, à peu près, je comptais être promu sous-lieutenant. Comme j'attendais cette nomination d'un moment à l'autre, pour

1. Le 28 août 1916, Roth avait été incorporé dans l'école de formation d'un an du 21^e régiment de chasseurs à pied.

ainsi dire, il déclara qu'il était absurde d'acheter une simple casquette d'aspirant :

« Achète-toi tout de suite une *vraie* casquette d'officier. Ne gaspille pas ton argent, si tu es sur le point de devenir officier... »

– Mais quelle est la différence ? demandai-je.

– Comment, tu ne le sais pas ?

– Une casquette d'officier, dis-je, est une casquette noire, rigide, surélevée et bordée d'un petit cordon jaune.

– D'accord, mais ce petit cordon jaune, sur une casquette d'aspirant, ne contient pas de fils d'or. Seuls les officiers à partir du grade de sous-lieutenant ont droit aux fils d'or. Tu l'ignorais ?

– Je ne l'avais même pas remarqué.

– Je te conseillerai donc de prendre tout de suite une casquette d'officier, puisque tu seras bientôt sous-lieutenant.

– Mais comment ? m'exclamai-je. Il y a quand même une différence !

– Qui s'en apercevra ? Toi-même ne l'as jamais vue.

– Parce que je n'en ai jamais eue : est-ce que je passe mon temps à étudier les casquettes d'officier ? »

Nous sommes entrés dans la première boutique d'articles pour militaires où j'ai acheté une vraie casquette d'officier, avec des fils d'or dans le cordon – non sans avoir demandé auparavant au vendeur si je ne commettais pas une infraction au règlement, n'étant moi-même qu'aspirant. « Mais non, c'est ce que font ici tous ces messieurs porte-drapeau. Surtout ces messieurs qui arrivent du front ou de l'arrière. Vous pouvez la mettre tout de suite ! » Ce que je fis, Roth était aux anges. Nous avons encore marché ensemble sur le Korso, puis sur le Stubenring, et il m'a accompagné jusqu'au Kai.

Le lendemain, j'allais au concert, très heureux de cette perspective car je n'avais plus entendu de bonne musique depuis longtemps. Je retrouvai mon amie Renée pour le goûter, au Café Impérial, et, vers six heures et demie, nous décidâmes de faire encore un petit tour sur le Ring. Au coin de celui-ci et de la place Schwarzenberg, un conducteur du Train s'approcha, salua, me présenta ses excuses et dit : « Mon porte-enseigne, à vos ordres, mais je dois vous transmettre que le colonel désirerait vous parler », et d'un mouvement de tête il m'indique, non loin de là, un de ces officiers supérieurs à la retraite que la guerre avait rappelés à la vie et au service actifs. On les surnommait les « momies ». Je m'excusai auprès de mon amie, morte de peur, et me dirigeai vers la momie. Le sous-officier me chuchota pour me rassurer : « Il ne s'agit que d'un détail : tenue non réglementaire. » Me mettant au garde-à-vous devant le colonel réactivé, je me déclarai à ses ordres. La momie, s'animant, me fit signe de la suivre et trottina jusqu'à la porte cochère du premier immeuble. Se retournant, les yeux levés vers mon couvre-chef : « Porte-drapeau, me dit-il, vous portez une casquette non réglementaire ! C'est une casquette d'officier à laquelle vous n'avez pas droit, porte-drapeau !

– À vos ordres, mon colonel ! Je suis ici en permission. Je dois être nommé incessamment sous-lieutenant. Je ne reste ici que dix jours.

– Dans les régions de l'arrière, articula-t-il avec la dureté que lui consentait encore son appareil buccal, dans les zones de l'arrière, on vous laisse peut-être sortir en fausse tenue. Mais ici, le commandement de la place de Vienne ne tolère aucun travestissement !

– Mon colonel..., voulus-je dire.

– Présentez-vous demain à dix heures au rapport chez Son Excellence le commandant de la place. Vous ne serez pas le seul ! »

Le conducteur du Train consigna mon identité, etc., d'après ma feuille de route, et me sussura de nouveau, en manière de consolation: « On va seulement vous raccourcir votre permission, mon porte-enseigne. J'y peux rien, moi... »

Ainsi, en cette année 1916, l'armée impériale et royale n'avait que des soucis touchant au port de l'uniforme dans l'intérieur du pays. Des centaines d'officiers depuis longtemps à la retraite avaient été « réactivés », et accompagnés de leurs « tampons » surveillaient les rues, surtout celles de l'Innere Stadt, pour harponner les contrevenants.

La momie avait eu raison: je n'étais pas le seul au rapport. Une file de quelque cinquante délinquants vestimentaires attendait de passer devant Son Excellence le commandant de la place. On était appelé par ordre hiérarchique, en commençant par les capitaines. On s'avancait, on se présentait « très humblement¹ », on hasardait une justification – automatiquement rejetée – on écopait d'une réduction de perm, et on se retirait. Seul un sous-lieutenant appelé avant moi se présenta d'une voix furieuse, ôta sa casquette – une simple casquette molle de soldat, pas tout à fait propre et qui, apparemment, en avait vu d'autres – et proclama: « À vos ordres, mon général! Je ne viens pas de l'intérieur, moi, ni de l'arrière, j'arrive du front. J'ai quatorze jours de permission, puis je retourne là-bas. Je ne suis pas d'humeur à me procurer une nouvelle casquette propre pour

1. *Gehorsamt*: formule d'usage dans les armées allemande et autrichienne, correspondant à notre « à vos ordres ». (*N.d.T.*)

quatorze jours.» Son Excellence, manifestement stupéfaite, afficha un air bénin, mais à peine eut-Elle prononcé les deux mots « Votre permission »... que le sous-lieutenant, haussant encore le ton, s'écria : « Ma permission, mon général, est de quatorze jours ! » Son Excellence marqua une pause, examina attentivement le sous-lieutenant, puis lui dit sur un ton paternel : « Lieutenant, votre permission est réduite de un jour. » L'homme, qui ouvrait déjà la bouche pour aboyer une nouvelle « très humble » déclaration, baissa le menton, remit sa casquette et déclara : « Merci, mon général. » – Ma propre permission fut rognée de cinq jours.

Notre commandant à nous, s'il ne prenait jamais un ton « paternel », était un vrai père pour moi. Je lui signalai par lettre cet incident. Il me répondit de sa propre main, mais sans signer : « Reste [à Vienne] aussi longtemps qu'il est écrit sur ta feuille de route. Mais ne te fais pas pincer. Si on t'attrape je ne peux rien pour toi. »

Je mis de côté la casquette d'officier, sans la changer contre une autre sans fils d'or. Je recommençai à porter, jusqu'à la fin de cette permission, ma vieille casquette molle *feldgrau*, et personne ne me « pinça ». Roth fut très mortifié par cette histoire lorsque je le revis pour lui dire adieu. Je lui racontai tout, très délicatement, au compte-gouttes – mais en lui administrant moins de gouttes que je ne me l'étais proposé, car cette histoire l'accablait vraiment. Et je ne lui ai montré qu'au dernier moment, juste avant de nous séparer, la réponse de mon commandant. C'était la première fois que j'avais suivi un conseil astucieux de mon ami Joseph Roth. Cette fois-là, je m'en suis encore assez bien tiré.

Quant à mon commandant, il me dit, comme je me présentais à lui à mon retour : « Tu sais ce qui

serait arrivé si on t'avait coincé? On t'aurait illico renvoyé ici et moi, j'aurais reçu du commandement de la place de Vienne l'ordre écrit de t'infliger une punition sévère, et de leur signaler immédiatement son exécution. Eh bien, vois-tu, j'aurais signalé l'exécution! À part ça, quel air il avait, ce colonel qui emploie un conducteur du Train à plein temps pour faire la chasse aux casquettes? – À vos ordres, très humblement, mon commandant... » Ma description de la « momie » l'amusa follement.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Cet ouvrage a été publié avec le concours de
INTER NATIONES, Bonn.

Titre original: *Joseph Roths Flucht und Ende. Erinnerungen*
© Zu Klampen Verlag
© Éditions Liana Levi, 1997, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch